

RENCONTRE

Mardi 10 Janvier 1997



# Hannibal Srouji

## “Ma toile ouvrira la porte à une autre”

Paris a été le témoin de la consécration d'Hannibal Srouji au printemps dernier avec deux expositions majeures à Confluences et au Restaura du Carrousel du Louvre. Portrait d'un artiste en pleine ascension.

« Seule la confrontation fait avancer, l'isolement ne sert pas la création », affirme-t-il. Fort de ses principes, Srouji exploite au mieux les leçons tirées de l'enseignement de ses professeurs au Canada et aux États-Unis. En effet, il a toujours pensé d'ailleurs qu'il ne serait pas "parfait" s'il était resté au Liban. « J'ai eu la chance d'évoluer autrement et différemment dans un contexte très enrichissant. Au Liban, je me serais senti bloqué et je n'aurais pas développé mon art tel que je le fais. » L'art passe par l'instruction et c'est ainsi que le neveu de Halim Jurdak entreprend une formation de sociologue pour s'orienter plus tard vers les Arts Plastiques. Il transcrit sur la toile ce qu'il a toujours ressenti, « je suis persuadé qu'on ne change pas foncièrement, mais on se clarifie ».

Hannibal affine son style fortement ancré dans l'art abstrait. À l'instar de Shafic Abboud, grand nom de la peinture libanaise contemporaine, Srouji a une parfaite maîtrise du trait. Comme beaucoup de Libanais, et après ce qu'il nomme "son deuxième exil", il s'installe à Paris où il côtoie Georges Nadra, Fadia Haddad et Ali Chams pour ne citer qu'eux. Fluides comme une pensée, ses toiles sont le fruit d'une recherche, "telle une recherche scientifique". Les toiles récentes sont pratiquement toutes des diptyques. Cette préférence pour la dualité est sa façon de rompre avec le mythe de l'œuvre unique ou ce que l'on pourrait appeler "le grand œuvre". Toute de maîtrise, cette double-toile trouve son explication dans le partage entre deux corps identiques (par la taille) qui se complètent (par l'esprit). Le processus consiste à réaliser une œuvre achevée et une autre suspendue dans le temps, la première traduisant l'aboutissement de la recherche, tandis que la seconde ne fait que corroborer cette réflexion. Et, l'une n'existe pas sans l'autre. C'est fidèle à ce concept que Srouji "enfante" ses "toiles jumelles" et "complices". Sans influences apparentes, Srouji nie toute existence de maître à penser, mais affirme néanmoins un certain attachement aux peintures de Kandinsky, de Krouj ou de Klee.



L'inspiration du moment

Puisant son inspiration dans la nature, Hannibal l'apprivoise et la fait "sienne" pour enfin la concrétiser sur la toile à l'aide de "l'acrylique". « J'ai une préférence pour l'acrylique, j'ai utilisé durant dix ans la peinture à l'huile et j'en suis revenu. Un peintre est toujours dépendant de la matière avec laquelle il travaille, car c'est de cela que va dépendre en partie son œuvre ».

« Ma peinture est une nécessité dans ma vie, elle marque une sorte de continuité » où une toile ouvrira la porte à une autre et ainsi de suite... Hannibal Srouji aime à se comparer à un peintre primitif, bien que sa peinture ne véhicule en rien le graphisme ou la pensée de l'art primitif. Mais, spirituellement il effectue « un marquage de territoire sur la toile comme pour défendre son camp ». Il s'y implique alors corporellement, et ses mains deviennent alors ses outils féériques pour dériver sa pensée. Dotant libre cours à son imagination, délirés et autres tentatives d'extériorisation peuvent enfin s'exprimer sur la toile. Subtile et pure, sa peinture est un pur produit de l'esprit qui gagne en raffinement et émotion. Interrogé sur la carte d'invitation de son oncle Halim Jurdak sur laquelle une reproduction d'un dessin d'une femme nue avait choqué plus d'un, Hannibal Srouji ne semble pas terrifié par cette idée. Il prend peu part à ce genre de débat parce qu'« il n'y a pas qu'au Liban que ce genre de choses fait scandale lors d'une exposition à Montréal en 1988, le dessin représentant un homme nu avait annulé l'exposition. L'intolérance est grande et ce n'est pas évident de la contraindre ». Mais tout de même nous sommes en droit de nous interroger sur le réel devoir d'un artiste. N'est-il pas aussi de défendre des causes aussi nobles que le droit d'expression ?

Shérine Yazbeck